

Richard Costa

Les bleus des mers du Sud

Roman



L'Harmattan

PAR L'AUTEUR DE « LES RACINES AU BOUT DE LA BRANCHE »

LES BLEUS

DES MERS DU SUD

roman

Richard Costa

LES BLEUS

DES MERS DU SUD

roman

L'Harmattan

Autres œuvres de l'auteur

Les Racines au bout de la branche, pseud. Apana, Préface de Fote Trolue et du R.P. Apikaoua, Roman, éd. Harmattan, Collection *Lettres du Pacifique*, 2010.

Note de l'éditeur

L'auteur a tenu à conserver sa syntaxe et ses expressions particulières, l'éditeur dégage sa responsabilité sur ce point. Dans cette œuvre de fiction, toute ressemblance avec des personnages réels serait fortuite. Les opinions exprimées dans ce livre n'engagent que son auteur

© L'Harmattan, 2017
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-11472-9
EAN : 9782343114729

PREMIÈRE PARTIE

« L'homme est le seul être qui éprouve le besoin d'accomplir des actes inutiles. »

Pierre Lecomte de Nouÿ 1883-1947
(La Dignité Humaine)

I

PORT-VILA

Le Bleu, avec le jaune et le rouge, fut une couleur primaire.

Elle est longue, la petite montée qui conduit du débarcadère au sommet, sur une route récemment goudronnée, brûlante sous ce soleil féroce. Seul le vent, lent et moite, devient aimable sous les flamboyants. Décidé, Kalou a pu larguer facilement les groupes de touristes bedonnants et arrive devant une grande et vieille maison coloniale, aménagée en commerce. Depuis longtemps les lianes ont étranglé l'enseigne et la planche massive et ridée, clouée sur deux poteaux centenaires, révèle entre les bridures du végétal le délié d'une calligraphie désuète, sculptée dans le brut. Il s'agit bien d'un bar-restaurant. C'est ce qu'il cherchait.

Après avoir escaladé quelques marches pour s'extraire de la rue, il se retourne sur la petite ville qui dégouline, toits et frondaisons, vers le port paisible. Dans ce soleil de neuf heures, la perspective, surprenante par-dessus les manguiers crépus de fleurs, transporte vers un lagon encore calme, parfois griffé du sillage des embarcations.

À gauche, au fond de la baie, une pirogue à balancier glisse en silence, poussée à la rame dans une flaque de soleil. Elles n'ont pas de voile, ici. Celle-là croise vers les maisons du bord de mer.

Si les filles du restaurant ont du charme, c'est surtout sa grande terrasse qui invite ; la chaleur jaune et pleine d'eau de Port-Vila ne survit pas sous ces plafonds blancs, très hauts, entre les piliers de bois épaissis de peinture et un air doux, salé, froisse les grappes de glycines, rafraîchit l'espace dans le cliquetis huileux des jeunes cocotiers.

Tranchant l'ambiance safranée du petit jardin attenant, des balustrades victoriennes, rampes bleues sur colonnettes blanches, entourent la véranda. Le plancher, d'un bois précieux, est rustique. Poli à coups de semelles depuis un siècle de l'entrée jusqu'au bar, il est encore brut et retient les claquettes, sous les tables. Des oiseaux jouent encore dans la senteur discrète de fleurs chaudes éparpillées dans les tonnelles et l'on entend confusément les gémissements harmoniques d'un vieil homme, un *Man Vila* tout maigre et rigolard, qui chantonne en taillant la haie.

Kalou s'est assis au fond de la véranda, sur un fauteuil de bois lourd aux accoudoirs patinés qui grince pour affirmer son grand âge. Il a attrapé quelques journaux proposant des infos en anglais, français et bichelamar.

Sur la table en bois mûr, un hibiscus flotte dans un verre. Après avoir défilé la tabatière *Log Cabin*, il commande un grand bock de bière : *a handle*, une poignée pour s'accrocher à l'oubli... Comme disent les *Pokens*...

Le mot lui vient naturellement ; le restaurant est soudain envahi par un troupeau mixte de vacanciers composé d'individus pansus, de dames ventruës et d'enfants dodus qui laissent traîner leurs *Docksides* sur le plancher et font sonner les couverts. Depuis ce matin, depuis la sortie de l'aéroport, toute cette bande d'excités semble le suivre. Les rires et les exclamations surjouées propres aux Saxons investissent l'espace et Kalou est un peu dépité de constater qu'il n'est pas encore libéré d'un sentiment inavouable : cette troupe de pèlerins pressés le dérange, ce n'est pas cette promiscuité qu'il est venu chercher ici... Un instinct, flou mais basique, l'écarte de ces braves gens. Sentiment latent, indéniable, chiffré en lui depuis ses premiers pas, cet ostracisme le pousse à relever les désagréments, beaucoup plus facilement que les éventuels bénéfiques résultant de leur comportement.

Dans cette agitation imprévue, un simple échange de connivence avec le *Man Vila* quand leurs regards se trouvent, un clignement subtil le replace dans une réalité plus juste : l'ancien aussi subit cette intrusion tapageuse, mais la gère avec cette tranquillité du natif des îles dans laquelle s'animent et rient des prunelles noires et là, Kalou se retrouve, il sait qu'il est *chez lui* et il comprend que le vieux le sait aussi.

Installé dos à la salle il croise ses pieds nus sur la rambarde, essaie de s'évader de cette ambiance désordonnée. Au bout de la

véranda, il se sent un peu plus maître de la situation. Il est en vacances, n'a rien de spécial à faire ni dans cet archipel, ni chez les *Men Vila*, à part peut-être se reposer vraiment, s'écouter un peu... Il se saisit du paquet de journaux avant qu'on ne le lui confisque. Les parcourant distraitement, il en profite pour apprendre par analogie quelques mots de la langue locale.

...*Beach... La Mar...* pour rappeler que les Portugais ont, eux aussi, découvert ces îles... Il n'avait jamais pensé...

Gamin, Kalou passait souvent ses vacances dans le Sud calédonien, sur l'exploitation d'élevage de son oncle, qui employait des stockmen du Vanuatu. Lui, bien entendu, voulait à tout prix parler le bichelamar ; les vocables sont ronds, la mélodie des *blommi*, *blomyu*, des *miwanem* et des *yumistap* est agréable et il était frustré quand ses cousins rigolaient avec les *boys*, en rentrant le bétail sur la station. Le stock, c'était les plaisanteries, les coups de gueule, les commentaires et les rires au grand galop : *Long God yumi stanap*, d'accord, mais à fond dans les cassis, et fallait que ça sente la sueur de cheval, le faux basilic et la bouse de vache !... *Stap long mi, yumi katem boulouk* !... Lui, il n'entravait rien, se sentait plutôt seul. Il ne pouvait même pas chanter comme eux, le soir, quand le vieux Willy leur claquait un *Bluegrass* au crépuscule...

Il lit un peu, mais son attention est à nouveau captée par la petite pirogue qui traverse la baie.

Il y peint l'homme, le bois, la mer... le geste, la résolution.

On discutait souvent des Hébrides à la maison. – Le Vanuatu s'appelait encore les Nouvelles-Hébrides, au temps de son enfance. – Une branche européenne de sa famille y avait dirigé des plantations et il était attentif, quand on parlait de ces îles. Tout ce qui venait de là-bas lui arrivait marqué d'authenticité, de majesté, de féerie, du moins c'est ainsi qu'il traduisait les histoires de ses vieux. Là-bas, c'était encore « *comme avant* », et les grands n'en parlaient pas sans enthousiasme. Ils racontaient les arbres gigantesques, les cocoteraies immenses, les îles sans lagon qui n'étaient pas plates, mais en pain de sucre, tombant directement dans l'océan. On lui parlait de volcans n'existant pas chez lui, de tremblements de terre quotidiens, d'indigènes vivant toujours leurs traditions, pratiquement nus...

Mais, enfant déjà, il savait aussi que là-bas, survivait la connaissance d'une manipulation particulière ; celle du mystère.

Les « boucans » des Hébrides avaient une solide réputation dans le Pacifique et tout le monde en avait peur, ou du moins s'en méfiait, même les vieux Calédoniens les plus pragmatiques de sa famille.

Les colons européens vivant dans l'archipel montraient, souvent sans arrière-pensée, un profond respect pour les tabous. Il savait que les Kanak de chez lui avaient un rapport à la vie mystique beaucoup plus délavé et réorienté par la colonisation, mais gardaient la même déférence envers les *Boss Blong Kastom*, les Gardiens de la coutume.

Il trouve justement un article en *bislama*, avec sa traduction anglaise, sur le travail des premiers missionnaires. Le ton est complaisant, pourtant il n'est pas dupe, il sait que dans ces îles, les missions anglicanes ou catholiques n'ont jamais pu éteindre la vitalité du savoir traditionnel. Aux Hébrides, la véritable colonisation, en pointillés, tardive, n'avait pas trop confisqué ou brûlé les totems et les objets de culte, ni trop déplacé les populations de leurs tertres ; les pratiques ancestrales avaient survécu. Chez lui, en Calédonie, ça ne s'était pas passé de la même façon.

Il ne lit plus le journal, ouvre des yeux ronds sur le spectacle de la baie s'étalant à ses pieds... Il pense à une peinture de Monet, qui savait asseoir le vent sur l'eau.

La pirogue, tenace dans la vague, l'occupe particulièrement. Elle file maintenant le long de la plage vers la pointe de sable et l'élégance de son tangage masque facilement le petit métronome, assis dedans, qui pique l'eau sans même regarder son cap. L'homme navigue par habitude et le kenu trace sa ligne d'écume au milieu des épices familières des rivages d'Océanie, sables clairs sur roches brunes, pandanus, bouraos et cocotiers...

L'allégorie conduit immédiatement Kalou dans les tréfonds de sa mémoire, et alors s'imposent des scènes, vécues dans sa jeunesse, au cours d'une croisière à l'Île des Pins : la baie sacrée !...

Il se souvient... interpose des images, une petite pirogue... une femme... il revoit des tabous, des rires dans les pluies de tempête, se rappelle d'histoires de vieux, sages ou sorciers, qu'importe... mais... attachée, liée, tellement ficelée autour de la pirogue, lui revient surtout l'idée qu'il ne veut plus évoquer la lourde douleur mentale qui lui colla à la peau des années durant... le travail du *boucan*... Il avait fallu le soigner... Tout ça est loin, il approche les cinquante ans

maintenant, il sait qu'il est rétabli depuis plus de quinze ans, mais évoquer l'idée lui fait encore claquer le cœur... c'est sans doute pour en finir définitivement avec tout ce qui le questionne là-dessus qu'il est venu en vacances dans les îles et d'abord au Vanuatu. Il est possible que des réponses soient maintenant accessibles, des définitions dont il accepterait la fiche cartésienne, maintenant qu'il a mûri... échappé un peu à ses anciennes angoisses.

Il commande une autre bière et prend son stylo, pour commencer une sorte de journal de bord, histoire de griffonner dans un carnet, de s'épancher... peindre plutôt avec des mots les images anciennes que ranimeraient ses impressions de voyage. Il veut écrire quelques mots poétiques sur « l'habitude », sans arriver à les formuler :

« Elle glisse, la pirogue... Depuis les temps où, de sa résolution hardie, elle tranchait la houle dans un soleil qui s'écrivait brillance, les temps où le savoir des hommes ne s'habillait pas de fâcheux artifices. Mué en habitude, il n'était que substance fonctionnelle... De ces heures de jeunesse, il ne reste que le primordial, baigné de nostalgie. En ces temps reculés, la voile, la godille, tout savait l'habitude et l'habitude ne coûtait rien. Aujourd'hui, quand dans la vague elle se bat, la pirogue cherche l'habitude. Saura-t-elle être aussi constante que l'écume de ces anciens matins ?... »

Finalement, il n'est pas très inspiré, pour l'heure, surtout que la réalité d'aujourd'hui, c'est la pauvre pirogue qui lutte à la rame pour franchir les remous laissés par des barges poussives, remplies de l'obésité des touristes.

Il roule un tabac, ferme les yeux. Il ressent immédiatement un doux bien-être... et se trouve investi par le souvenir du séjour à la baie sacrée. C'est surtout un personnage qui se révèle dans les fondus de sa mémoire et le regarde, semble attendre quelque chose de lui. Il reconnaît Barnabé, un vieux Kanak étonnant, rencontré dans ces circonstances très particulières... quinze... vingt ans déjà ?

Il se redessine dans le cadre, quand il portait les cheveux longs et la barbe juvénile, qu'il était encore très mince... quand il était, de l'avis des dames, « beau garçon ».

Il y avait la jolie Lina et les deux enfants aussi...

Le fils de Lina, petit couillon d'une dizaine d'années, était accompagné d'un camarade wallisien. Il se souvient d'enfants turbulents. Le petit *zoreille* ne savait pas marcher pieds nus, avait

besoin d'eau chaude pour la douche, rouscaillait sur l'inconfort à tout propos... l'autre, garçon des îles effacé, se contentait du minimum et de peu d'assistance... Pourtant, comme tous les enfants, ils savaient s'entendre. Et ils avaient fait des bêtises, des conneries de gosse aux répercussions inattendues...

La jolie Lina, le petit voilier jaune, la vieille mamie kanak... tout le monde arrive derrière Barnabé. Dans l'épais coton des souvenirs, plus efficace que la bière locale, Kalou sent ses pensées aspirées doucement vers des régions que son être ne voulait plus fréquenter depuis longtemps. Les histoires de *boucans*... non, finalement, il ne fallait pas revenir là-dessus !... Dans sa vie, depuis une dizaine d'années, tout était en ordre : il était rentier, une petite affaire immobilière à Nouméa lui permettait de vivre convenablement. Pour un modeste petit Calédonien, il s'estimait quand même bien loti, il avait pu acheter de la terre, au son du canon, certes, quand ceux qui la possédaient alors n'espéraient plus en tirer d'autre profit, mais maintenant, se jugeant affranchi, il s'occupait de sylviculture, à titre privé. N'ayant à se référer qu'à lui-même, après avoir organisé sa vie pour être très libre, il avait décidé de faire un tour dans l'Océanie, sans but précis sinon étudier les essences des îles... les épices ? En tous cas, terminé ! *Ne jamais revenir là-dessus !*

En diversion, somnolent mais intransigeant, il tente de lire les articles de la presse... Non, trop lourd ! Il préfère observer les activités du port... *Les voiliers, un voilier jaune... La jolie Lina.*

Et s'il pouvait retrouver Lina ? Aux dernières nouvelles, il y a dix ans, elle naviguait en solitaire sur un yawl de quatorze mètres, quelque part dans le Pacifique Sud... retrouver Lina... retrouver un yawl : le mât d'artimon à l'arrière de la barre... c'est un navire qui n'est quand même pas courant. C'est léger comme indice, mais un voilier passe difficilement inaperçu, même dans cette pléiade de terres éparses... il sent, enfiévré soudain, qu'il lui est possible de rêver... il pourrait décider de commencer par le Vanuatu et si ça ne donnait rien, il avait assez de temps, réuni assez d'argent pour aller facilement aux autres carrefours : Fidji et même Wallis ou Tahiti... s'embarquer sur des voiliers ne lui faisait pas peur non plus, il avait déjà l'expérience de quelques équipées... il a sous les yeux les mouillages forains d'Éfaté où scintillent des mâtures de ketchs, de sloops, de goélettes même... mais aucun yawl. Ce qu'il se rappelle de la personnalité de Lina balaye de toute façon l'idée qu'elle puisse être au mouillage dans un port trop fréquenté. Lina la solitaire... Il calcule qu'il y a vingt-

trois ans qu'il ne l'a pas revue ! Si elle navigue encore, ce ne doit plus être la même femme... Lina, c'était un charme et ça l'est toujours, aussi violent que les idées inquiétantes rattachées à son souvenir... Mais pourtant... pourquoi pas ? Lina... le doux de ses yeux qui efface l'incertitude... la retrouver... embarquer dans le rêve... la retrouver...

Sur l'horizon, la petite pirogue arrive enfin au bout de la pointe et se lance vers le large, dans l'eau bleue, quand des vers de Rimbaud, que la vieille âme avait laissé flotter dans le vent du temps, se déposent calmement dans son esprit :

*Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.*

La simple pureté de ces quelques flocons colorie ses rêves, en pluie fine étale un fond sauvage où s'anime le kenu. Il referme alors les yeux et contemple un moment, sur l'écran orange de ses paupières, l'image évanescence du petit esquif...

Avec Rimbaud, dans l'odeur fraîche, piquante, d'un air salé traversant brutalement la véranda, sonné par le rire impromptu d'un *wapipi* sur la balustrade, Kalou trébuche dans le passé...

Il veut encore discerner le mouvement régulier du rameur, qui fond en filigrane, se liquéfiant dans la lumière...

II

LA PIROGUE

*Il y a moins de bleus dans le bleu
Que de tons dans les autres couleurs.*

De l'enchevêtrement des séquences, des sons et des parfums, surgit un grand kenu animé, armé d'une superbe voile blanche, faisant route dans sa direction. Le piroguier, il ne le discerne pas. C'est d'abord un calicot chiffonné, comme en portent les coupeurs de canne, les coolies des photos dans les livres d'Histoire. Qui est-il, ce marin, archétype basané dans sa chemise trop large qui lui claque sur les côtes ? Passager de la mémoire, il vient, émerge de toutes les couleurs... En voyant le geste sûr, le mouvement ample, la mer docile à son projet, en écoutant le chanvre blanchi qui chante, on suppose un sourire édenté, des mains calleuses, les plis du cou tannés de sel et de vieilles lumières... Mais quand le plan se précise, l'image n'est pas si classique : le piroguier est jeune, beau, ses yeux noirs projettent la tradition, ferme et sauvage. Ce regard déterminé ignore les lendemains, il inscrit son savoir dans la certitude de l'instant.

Un dernier coup de godille, la tête de la pirogue épouse le sable. On ne voit plus le large sourire de la plage, on reste branché sur la pirogue. Elle, c'est la forêt qui manie la mer.

Il n'a pas affalé la voile, toujours pleine d'un vent paresseux. Il saute, attrape un bout à l'avant, se sert encore un peu du vent pour tirer son étonnant radeau plus haut sur la plage, que le balancier repose dans l'herbe. Un tour d'amarrage autour du bois de fer sec. C'est bon, il affale, ferle, prend un sac, monte vers la case. Il a disparu entre les cocotiers quand une colonne de fumée se détache des ramées.

Une pointe de cailloux s'allonge à l'est, habillée de pins colonnaires, dont les plus anciens ont contemplé le capitaine James Cook, alors incertain, commandant sa drôle de pirogue. Kalou et Lina pressent le pas sur le bord de mer, dans un talc chaud qui s'accroche partout. Arrivés la veille dans l'anse tranquille après quelques jours de navigation côtière autour de l'île, ils se réveillent à leur bonheur ; celui de l'être se dépouillant de sa vanité congénitale, explosée, vaporisée, sublimée même jusqu'à l'insignifiance, non née, parmi les ors de la nature première... quand il accepte que la terre soit plate comme une pièce ou ronde comme l'horizon et qu'il entend ignorer que derrière le récif existe un gouffre où d'autres univers doivent gronder. Il sait alors que le bout du regard, c'est le centre de l'île et que dans ce ventre aux frontières impalpables, le bout du regard ressemble au centre du monde.

La baie, c'est un petit nid de transparence turquoise sur fond jaune paille et *Naïa* est mouillé près de la Corbeille. *Naïa* est jaune. Comme James Cook, il est originaire d'Écosse. Il n'offre que huit mètres, mais c'est un voilier hors pair. En plus, très récemment, il a été équipé d'un moteur diesel, sympathique pour bouger dans les calmes plats. Le sloop est immobile, comme la mer autour, et sa chaîne tombe à pic. Proche de la plage, deux petits rochers émergent, forment ce qu'on appelle la Corbeille. Ils sont couverts d'une broussaille dense où nichent les mouettes et les sternes. Au nord-ouest, se dessinent les îlots de la lagune et en arrière-plan la seule montagne de l'île, le pic N'Ga.

En entrant la veille au soir dans la baie, Kalou était monté en tête de mât. Il était fatigué de la journée de navigation, voulait profiter de la marée alors très haute, et couper court à la route conseillée pour atteindre le mouillage. Ça lui semblait jouable. Il y avait deux grands voiliers à l'ancre, occupés de *zoreilles*, certainement, les gens du pays ne naviguaient plus à la voile depuis le temps des premières pétrolettes. Il put alors concevoir que dans le milieu marin, on se livre sans préjugés et que l'entraide est une règle de base, en observant les équipages des deux yachts qui, inquiets de voir se déchirer sur les récifs le petit voilier jaune, s'agitaient de manière un peu trop spectaculaire sur les ponts, à renfort de grands gestes pour indiquer le passage conventionnel, prescrit dans les *Instructions Nautiques*.

Kalou ne s'en souciait pas. Après un vague geste amical, dédaigneux du haut de sa vigie, il traçait sa route de manière

empirique en suivant les raies, étonnamment nombreuses, bleues et tachetées de clair, qui glissaient en banc et par à-coups entre les patates. Lina, à la barre, imprimait en confiance le cap proposé par ses sémaphores et *Naïa* se présenta dans la lagune de sable, bien plus proche du rivage que les autres bateaux.

Ceux-là ont quitté les lieux ce matin.

Aujourd'hui, le soleil écrase. Ébloui de l'arrogante beauté qui l'entoure, Kalou a presque honte en considérant son annexe, un Bombard, tache rouge, incongrue, balançant mollement ses rondeurs au vent du littoral.

Dans cette petite baie, l'établissement des hommes n'a pas désorganisé la nature : juste deux ou trois petites cabanes de pêcheurs, en feuilles de cocotier, fréquentées épisodiquement pour les pêches saisonnières, par des gens venus de villages bien éloignés. Les cases sont discrètes et bordent les premières frondaisons de la forêt, au bout d'une cocoteraie éclairée de massifs fleuris bien entretenus, et près des pandanus, sur les algues sèches, se tient la pirogue. Le souffle est paisible, frais, il dispense un parfum de frangipane.

Elle est grande, la pirogue. C'est une coquille apparue des ombres, organique, poudrée de sel. Kalou observe, intéressé, les attaches du balancier, le mât, la livarde et ses nœuds authentiques, dont les dormants lèchent le ciel... Il laisse glisser ses mains, prend dans son embrasse la proue de la grande machine et y applique sa joue pour flairer les épices du grand large. Accroupi sous le plateau, il prend instinctivement une posture d'humilité, parce qu'il voit le travail, sait l'échange d'amour nécessaire à ce travail, sent qu'il viole déjà cette belle dame...

Il apprécie les assemblages lui exprimant la gravité d'une nécessité première : il a fallu, là, apprivoiser et renouer du végétal. Son admiration pour la technicité employée est subtilement détournée par une plénitude qui le submerge, le balance, il écoute et entend les chants que les vagues ont imprimés dans le bois. Il entend un chant dont il comprend les paroles, elles lui racontent la grande geste de l'homme et de la mer...

« Oui, la pirogue, c'est d'abord un arbre. De la souche à la cime, ses fibres traduisent l'harmonie naturelle. Un jour, un homme a crié. Il a parlé à l'arbre du vent, de chevauchées lointaines, lui a demandé pardon d'un coup de tamioç, a écouté, prié ses vieux, et le chant des frères a frappé le sol. Il y a eu les coups, le travail du feu

pour aider les coups. Un ventre a poussé, s'est arrondi. Le geste des hommes s'est affirmé par les liens, l'échange et la fusion des essences. Toutes, elles connaissaient la mer... »

Il faut se réveiller parce que Lina, dont l'appréciation artistique fut plus brève, se rend directement à la case, vers le feu, en inspectant les lieux d'un air candide. Kalou la suit naturellement, encore rêveur, quand une maxime sud-américaine, un peu machiste, lui revient à l'esprit : « *Porque el fuego es la prolongación de la mujer.* » Il ne sait pas trop pourquoi, le déhanché de la jeune femme qui le précède et flambe sur la plage y contribue sûrement. Mais, si le bord de mer lui a toujours été aphrodisiaque, il se doute que l'émotion pourrait être partagée et la rappelle d'un ton assez vif :

– Lina ! Oh ! Mets un manou !

Effectivement, elle n'est vêtue que d'un string et ses seins pointent avec insolence. Il faut masquer tout ça, Kalou n'ignore pas la pudeur mélanésienne et de plus, il ne sait pas sur qui ils vont tomber, en ces lieux isolés. Après tout, il est le seul homme à bord. Machisme ou non, le respect reste préférable. La jolie fille, pour jouer l'écolière réprimandée, affiche une moue contrariée, retourne à l'annexe et s'entoure d'un paréo léger.

Le jeune gaillard, le piroguier, n'est pas là. Sur les braises, des coquillages frémissent, mousseux... exhalent un fumet lourd. Nulle présence immédiate.

Des coups secs, là-bas, vers le fond de la cocoteraie. Kalou s'y dirige. C'est un vieux bonhomme. Son manou rouge, son tamioc noir, ses cheveux blancs, l'œil bridé. Les muscles cuivrés et longs, qui s'animent en cadence pour décoller une perche de sa forêt. Il n'arrête pas son mouvement, il lance un regard, maintenant il épluche le bois... Ces muscles noueux, puissants et sombres... *c'est* le bois.

Kalou s'approche... L'homme se tourne vers *Naïa*, qu'on distingue entre les pandanus. Il le pointe du manche de son outil, d'une interrogation amusée.

– C'est nous ! Répond Kalou.

L'homme jette sa tête en arrière, on peut voir les touffes grises de ses narines, au-dessus du sourire.

Kalou marche dans la brousse et comprend le douanier Rousseau, avec ses jungles imaginaires : il est baigné de la coloration

fraîche et de la musique intense des sous-bois. Il tend la main, pour effleurer la toile. Le vieux la prend, la palpe, la tient.

Il la tient longtemps... tout le temps que prend Kalou pour se présenter. Il la tient encore... le vieux ne dit rien. Il sourit, seulement. Et rien d'autre ne se passe qu'une poignée de mains au bord du monde, entre la mer, les lianes et le caillou. Un geste, normalement banal pour Kalou, qui le remplit là de calme, dans un espace qu'il n'avait pas souvent perçu.

Le regard de l'ancêtre est vivant. Enfin, il lui lâche quelques sons. Les mains se détachent... Kalou sort un paquet de tabac de sa poche et le propose. Le vieux ne se dépare pas de son sourire, reçoit le tabac, remercie en hochant la tête, lève le menton en direction de la case et le tamioç sur l'épaule, invite le garçon à le suivre.

Devant la case s'étend un parterre de corail blanc à l'ombre des bouraos, où des bancs en rondins de martaoui, entourent le feu. Lina est assise, discute avec le piroguier, qui récupère les palourdes déjà cuites. Un sourire l'éclaire quand Kalou le salue.

– Le vieux s'appelle Zéphyrin. Il ne parle pas, mais il comprend tout, s'excuse le piroguier. Nous, on s'en va ce soir, vous restez longtemps ici ? Je vais aller chercher un poisson, pour vous.

Il se lève et sa stature imposante se dirige vers la case, d'où il sort un fusil sous-marin, des palmes, un masque. Il s'en va, décidé, vers la pointe. Et tout cela semble si facile... L'homme va au marché, son savoir pour toute monnaie. Et peut-être pas seulement son savoir, mais toute son intégration au lieu.

En le voyant s'organiser, Lina voulut réagir, gênée de cette attention spontanée. Sa démarche ignorée, elle conclut avec humilité : *... mais je sais qu'il en est ainsi, dans les îles du Pacifique, l'accueil fait partie de la coutume !...*

Fille de la montagne ardéchoise, elle justifie toujours ses actes en récitant une sentence appropriée, dénonçant par là son incertitude, son souci de se montrer assurée en toute situation.

Les jambes allongées près du feu, Zéphyrin rigole : il comprend tout. Il bourre une pipe du tabac de Kalou. Son regard flotte vers la tête des arbres, vers les nuages, et le calme absolu qui l'habite déborde tout le temps par ses gestes mesurés et ses sourires.

Il est l'enfant de ce lieu enchanté, comment pourrait-il en être autrement ? Il distribue des coquillages aux deux jeunes garçons

arrivant de la baignade, plisse les yeux et siffle un rire ténu, soufflé dans sa barbe, quand ceux-ci disent que c'est bon. Il fait chauffer de l'eau dans une bouilloire cabossée, buvant simplement son bonheur.

Kalou, pour savoir, suit les mouvements du piroguier, loin sur la plage. Avec quelles feuilles nettoie-t-il son masque ? Il les a arrachées d'un arbrisseau des falaises. Kalou en repère quand même l'emplacement, il ira voir. Le chasseur, déjà, sillonne le lagon entre les patates, lève ses palmes au-dessus de la surface et la mer reprend sa platitude matinale. Il ne disparaît pas longtemps. Sa tête noire s'ébroue, il regagne le bord et revient bientôt chargé d'une longue masse grise. Comme il s'approche du groupe, c'est l'œil exercé de Kalou qui discerne les fils prolongeant la queue du poisson et en déduit sa nature. C'est un dawa. En pleine saison, ils sont gras et abondants dans la baie.

Zéphyrin a sorti quelques bols ébréchés, un pot de sucre et une boîte de thé. Il ratisse les braises du bout d'un sabre. Le poisson, nettoyé, rempli de feuilles grasses, est posé sur l'accueillant lit rouge et la senteur piquante de la cuisson annonce de sublimes instants...

Ce premier jour, Kalou l'avait passé à assister Zéphyrin. Aidés du piroguier, ils détortillaient des morceaux d'aussières perdus par quelque caboteur et récupérés le long des plages. Ils en tiraient des cordelettes de nylon bleu, rouge ou noir et les utilisaient pour ravauder une senne à tortue. Au soir, Zéphyrin s'était préparé à retourner au village. Il avait ramené d'on ne sait où un petit cheval gris-blanc, de ceux qu'on appelle les « chevaux canaques », descendants de la cavalerie de la gendarmerie du dix-neuvième siècle. C'était au temps où les Arabes et les déportés de la Commune étaient cantonnés dans l'île. Kalou savait bien tout ça, son arrière-grand-père, engagé dans la Garde républicaine, avait été affecté comme « gendarme à cheval » au pénitencier de l'île. L'armée utilisait alors des chevaux de race arabe, rustiques et endurants, qui se sont reproduits sans trop de dégénérescence un peu partout sur l'archipel, pour donner un type très vigoureux.

Après avoir chargé son petit cheval canaque de plusieurs gros sacs, l'ancien s'est mis sur le dos une respectable longueur de senne, il a fait un dernier geste, de la tête et du regard, un ultime sourire qui restera dans l'esprit de Kalou une recommandation, une demande d'attention pour le site. Puis tout cela s'est dissipé sous les ombrages, avec la nuit tombante, parmi les sentiers ancestraux.

Le piroguier les a quittés aussi, négligeant la machine à vent pour s'articuler sur la godille et le majestueux kenu s'était délayé en fond d'estampe, entre les îlots hirsutes, doré par les derniers mouvements du soleil balayant l'eau calme. Dans la baie, dans la vapeur éthérée du soir, il ne restait que l'équipage du petit bateau jaune...

Jusque tard dans la nuit, personne n'ayant vraiment sommeil, les commentaires furent nombreux, chacun coupant la parole à l'autre pour dire encore son enchantement. Le soleil du lendemain les réveilla en leur chauffant le ventre. Tout le monde s'organisa pour profiter des lieux entre baignades, pêche ou excursions le long des plages.

C'est en fin d'après-midi que Kalou, l'épervier sur l'épaule, revenait d'une promenade. Il entendit des gloussements et des rires, et quitta la plage pour contourner la case et rejoindre les enfants jouant dans la cocoteraie. Et là, il fut saisi, choqué, par une image terrible !

Kalou savait depuis longtemps que la tradition du pays considère que le pin colonnaire endémique représente l'Homme. Il avait compris de conversations avec ses copains Kanak qu'en laissant ses aiguilles filtrer le vent, il émet une mélodie générant du bénéfique dans l'espace, soignant le mental, comme les cascades. Mais on lui avait dit aussi que le cocotier est une femme, une mère qui donne ses fruits, abrite, abreuve et nourrit. Dans toute l'Océanie, ce sont des plantes respectées. Pour ces deux végétaux, seul celui qui les a plantés peut les couper sans risque : agresser un cocotier, c'est mettre en péril sa propre fertilité. Dans sa prime enfance, alors qu'il savait tout juste marcher, on lui avait enseigné à coups de trique le respect des arbres...

Il était donc confronté à un spectacle très dérangeant : l'un des garçons, ayant trouvé un tamioc, avait taillé des escaliers dans le tronc de plusieurs cocotiers et en avait descendu inutilement des grappes de fruits trop jeunes. L'autre avait outrageusement déplumé certaines de ces mamans pour s'essayer à une construction, geste plus inutile encore et ces jeux d'enfants mal élevés défiguraient le site, qui jusqu'alors ne proposait qu'harmonie et cohérence. Il était maintenant élaboussé de plaies béantes.

Kalou ne sut pas réagir avec autorité ; sa relation amicale avec Lina, toute récente, n'en était qu'à l'admiration franche et mutuelle, mais sans la moindre intimité. Ces enfants n'étant pas les siens, il ne pouvait montrer qu'un semblant de fermeté. Simplement, il les avait éloignés des lieux, en leur promettant une explication sérieuse. En

constatant les dégâts, il était navré, le sentiment qui l'occupait était la désolation, l'évidence d'une souillure, comme l'image d'une église aux vitraux cassés.

Ce fut le sujet des discussions de la soirée. Lina, elle aussi, était dépitée. Elle était quelquefois catégorique, mais pas assez répressive, trop douce, elle laissait toujours passer les comportements souvent excessifs de son fils et n'avait pas beaucoup d'emprise, en définitive. Devant l'indisposition clairement manifestée de Kalou, elle essaya de dédouaner les enfants par une rhétorique compliquée :

– Il faut comprendre cette attitude puérile. Il s'agit, je pense, de la libération d'un stress invisible à la ville, qui se révèle dans l'environnement naturel... Les enfants, vous n'avez touché que trois cocotiers, mais comme le dit Kalou, c'est un symbole que vous avez agressé, et les symboles, ça concerne tout le monde immédiatement... vous comprenez, les enfants ?...

Les enfants assuraient qu'ils avaient compris, mais il était visible qu'ils n'en tiraient aucune conclusion.

III

LE GRAND REQUIN

Le ciel est bleu, sa résonance colore la mer.

Le lendemain, à l'aurore, il s'agissait déjà de lever l'ancre pour la Grande Terre. Le temps s'annonçait clément, chaud et lumineux. C'est avec ardeur, mais les sentiments tendus par l'incident de la veille, qu'on prépara le navire.

Kalou était retourné à terre, afin de vérifier en plein jour que les enfants ne lui avaient pas caché d'autres calamités. Il n'avait pas confiance. Le geste d'au revoir du vieux Zéphyrin, qui avait pointé le menton en le regardant et balayé l'environnement d'un mouvement de la tête, lui avait bien signifié, imposé une responsabilité. Il savait que rien ne pourrait masquer les blessures des cocotiers, qu'il ne reverrait sans doute jamais Zéphyrin, mais il voulait s'assurer pour lui-même que rien d'autre ne s'était produit. Il passa donc une heure à contrôler les abords : tout semblait normal.

À neuf heures, la lumière était éblouissante, la mer toujours calme et nul souffle ne faisait chanter les sapins. Kalou ramait, seul dans l'annexe, vers *Naïa*, où Lina et les enfants s'affairaient sur le pont.

Il est bon de se rappeler l'ambiance d'une mer plate, qui n'a pas délivré ses flots. Une encore... sans même sa mélodie la plus douce, que n'orchestre ni le vent ni la houle... un silence sporadiquement déchiqueté du cri acide d'un oiseau de mer en vol, du surf affolé d'un banc de sardines, imprégné d'un grondement subtil, tactile, provenant des forêts éloignées.

Dans cette baie crénelée de végétal, la lame jaune et brillante de *Naïa* était immobile, au centre d'un aplat de sable ocré d'eau salée : la mer, alors invisible dans son calme abouti. Le sloop semblait aérien et son ombre, ellipse sombre, allongée plus bas, prolongée du fil noir de l'ancre, soulignait cette illusion.

Après avoir regagné son bord, Kalou sentit, très loin dans le soleil et la mer, l'établissement des alizés et gréa tout-dessus. Lina, de mauvaise humeur ce matin, sermonnait tout le monde : des invectives fusaient au sujet de la mauvaise conduite des enfants. Leur attitude de la veille avait, pour la première fois depuis le début de la croisière, installé une ambiance difficile à vivre sur un bateau. Elle irrita Kalou d'une remarque désobligeante. Sans lui répondre, il alla s'activer à l'étrave pour se calmer, s'arc-bouter de la chaîne au pont, remonter le mouillage. Ce mouvement discret consommait sa part de force, rythmé par l'entrechoc moelleux des maillons s'empilant au fond du puits.

Naïa connaissait ses lignes d'eau. Il avait ramené des marins depuis Plymouth, épaulé seulement du vent et ses flancs affamés de lourds embruns attendaient un peu plus que l'énervement d'un petit d'homme pour commencer à « manger de la soupe ». Il respectait, lui, la quiétude brûlante et la tranquillité qui ravissait l'espace. Kalou souffla enfin au moment où l'ancre, s'arrachant de l'eau, libéra ses cascades : ils étaient en mer.

– Essaie de frapper correctement la miséricorde à son écubier ! Conseillait Lina quand un réflexe projeta Kalou en arrière ; sur le fond lumineux, une énorme masse se détachait de l'ombre de *Naïa*, glissant sur le sable et c'était bien un requin, un grand requin, tout bleu, vu du haut, qui, sans même une ondulation, précipitait son fuselage en traçant une large courbe vers le récif.

Passé le cri de surprise, Kalou alertait son équipage en pointant du doigt le monstre : tout le monde le suivait des yeux jusqu'aux frontières des couleurs, dans l'excitation de vivre un spectacle éphémère. Mais le prédateur fermait sa boucle et revenait vers eux. Il s'immobilisa, figé soudain à quelques brasses et progressivement, ses formes bleues se diluèrent dans les nuances de sable et d'eau, pour disparaître enfin.

Lina et Kalou se consultèrent. Les enfants étaient très impressionnés. Ils épuisèrent les qualificatifs et les comparatifs pour apprécier la taille gigantesque du poisson.

Cependant, *Naïa* déjà dérivait mollement, vers le large, vers la passe.

– Pas besoin du moteur ! Affirma Lina, rassurée par la direction opportune de la dérive. Le diesel nouvellement installé à bord, elle n'avait pas eu l'automatisme de le démarrer avant de lever l'ancre. Et puis, peut-être aurait-elle considéré comme une injure le fait de quitter ces lieux magiques en pétaradant sans nécessité...

Pas besoin du moteur, mais il leur faudrait bien vingt minutes pour courir l'encablure qui restait avant l'eau libre. Il faisait très chaud, comme ça, au soleil, sans vent, sur un pont blanc. Kalou se souvint avoir entendu les matelots de la vieille marine à voile siffler pour appeler la risée, les vieux Kanak, aussi, quand ils allumaient un feu d'écobuage. Alors pour jouer, pour savoir, il émit de longues stridulations vers le large... il ne constata que de médiocres changements dans les voiles. De temps en temps, un timide courant d'air frappait la toile et tendait les écoutes... rien de sérieux ne suivait. La navigation, pas encore franche, alanguissait peu à peu les aventuriers et dans la moiteur salée, les yeux se bridèrent sous les gouttes de sueur. Toujours pas de vent : c'est une sorte d'épouvantail qui emmenait le groupe vers la haute mer. *Naïa* claquait aux mouvements du reflux, sous un grément pendouillant. Pourtant, une légère inquiétude se précisait chez Kalou : l'horizon se teintait graduellement d'anthracite... les vingt minutes s'écoulaient, la marée changeait imperceptiblement de rythme.

Puis enfin une souple caresse arrondit la grand-voile, le génois. Un petit vent plus soutenu balayait maintenant la baie, accentuait de son mouvement les tons jaunes, bleus et verts. Il se peignait de la presqu'île hérissée et entonnait de nouveau sa mélodie. La mer, dans la lagune, s'en plissait docilement. *Naïa*, attentif, se mit au cap et sur son erre.

D'en face, arrivaient des nuages, lourds et noirs. Ils étaient encore loin, mais amenaient un souffle rapide, la surface était déjà frisée et bientôt, des vaguelettes clapotaient contre l'étrave. La caresse devint plus appuyée et le vent tournait au Nord : contraire, pour qui voulait embouquer. Il se faisait respecter et la plaisante ambition de gagner la haute mer était devenue plus préoccupante. Le soleil avait disparu, au large des nuées de pluies lourdes se déclenchaient pour accentuer le bleu de l'espace, le plafond était de toute façon devenu sombre et brillant.

Une centaine de mètres et ce sera l'océan ! L'ambiance du bord était toujours lourde, et bien que l'horizon soit maintenant barré d'une haute muraille grise, ils allaient s'y jeter, dans cette mer, la prendre à pleine gueule, qu'elle leur décrive l'âme.

La passe où se levaient déjà les mascarets ne s'annonçait pas très large. On borda le génois, on tenta de tailler un près serré, on dut se concerter pour tirer au moins un bord. Après quelques minutes, la passe était toujours devant et c'était de la brise fière, maintenant, qui de sa santé, imprimait à *Naïa* des trajets plus rapides. Il fallut rentrer les enfants en cabine : la vague montait inexorablement. Le près que Lina tenait au mieux ne suffisait plus, et elle tenta de tirer un deuxième bord avant de décider l'engagement.

Il ne fut pas possible de réaliser la manœuvre ; tout cela évoluait soudain trop vite, se faisait trop creux, trop fort et en arrivant au goulet, des gerbes de mer s'élevaient à plusieurs, éclataient au-dessus du pont. *Naïa* reculait, ne montait plus au vent, balayé par les lames, poussé vers les écueils.

– Le moteur, le moteur ! Cria Lina en réponse à de la houle qu'elle ramassait maintenant à pleins bordés.

Le moteur ! Bien sûr, ou la fuite. L'équipe s'éloignait malgré elle de la passe où l'océan arrivait, immense et terrible, armé de ses bourrasques, repoussant d'un chant sévère l'imprudent navire vers les îlots du fond de la baie.

Le moteur ! Génois affalé, prise de ris dans la tourmente, courses en glissade parmi les drisses...

Le moteur ! Kalou se jeta dans le carré, attrapa la manivelle et moulina tant qu'il put, comme il savait le faire. Dans l'odeur écœurante du mazout, il espérait le bruyant mais efficace ronronnement qui lui rendrait la maîtrise de la navigation, la sérénité.

Eh bien le moteur ne partait pas ! Du pont, parvenaient les cris de Lina, cramponnée à la barre franche, des appels inquiets, de plus en plus exhortants.

– Kalou, les cailloux !

Épuisé et glacé, Kalou laissa tomber le moteur. Vite, sur le pont ! Effectivement, *Naïa*, tout piteux d'être si malmené, glissait sans rappel aux coraux tranchants. La dernière lame d'une série le déposa, confortablement quand même et sans grosse brisure, sur le haut fond.

Lina connaissait mieux la voile que Kalou. Elle prit le commandement, choqua complètement la grand-voile et envoya le garçon en bout de bôme, en manière de balancier, faire gîter *Naïa* pour

le dégager. L'audacieuse manœuvre accomplie, sans doute avec l'aide de Dieu, Kalou baignant, agrippé au point d'écoute, accepta tacitement le nouveau cap : droit devant, grand large et lavé dans l'écume, mais vers la Corbeille, vers le mouillage. Il se rapatria sur le pont au prix d'incroyables acrobaties, retrouva Lina ruisselante comme lui à la barre. Elle avait les gestes sûrs, souples, fermes, justes, ses yeux toujours si doux, mais d'une douceur furieuse, volontaire et les enfants sécurisés en cabine, elle laissait le bateau affirmer son enthousiasme : enfin éloigné du tumulte, il avalait le lisse parcours à l'abri des récifs. L'instant voulut que leurs corps glacés se frôlent, se reconnaissent et que toute la peur et le dépit les serrent l'un dans l'autre. Involontairement, ils goûtèrent le suc salé de leurs émotions. Ce fut très bref et à l'approche du mouillage, regagné si précipitamment, ce petit fait les laissa confus. Lina balaya tout ça d'un éclat de rire...

Et l'ancre, de nouveau, reposa sur le fond tranquille.

Kalou, assis, les pieds pendant du pavois, roulait un tabac après l'effort et réalisa que ce fond, à quelques mètres de la Corbeille, se révélait être l'endroit exact où ce matin, le grand requin s'était dissout. Il voulut en parler à Lina.

Étaient-ce les origines européennes de son amie qui la rendaient réticente à transposer le rêve et le lyrisme océanien aux situations critiques ? Elle le considéra, l'œil rond, encore incapable de souffler et de dépasser l'amertume de ce départ raté. Elle porta peu d'intérêt à la sensibilité du garçon. Elle n'en était pas moins une femme de mer : elle chaussait déjà ses palmes, crachait dans son masque et sans plus d'émotion, plongea pour vérifier la coque, le gouvernail. Kalou termina sa mise en ordre, essaya de la rejoindre vite. Il pensait, lui, au grand requin.

L'inspection fut rapide : de grandes éraflures sur une virure, un éclat au safran. Rien d'autre. Libéré de l'analyse technique, Kalou se promenait à grandes brassées autour de la coque et se délectait inévitablement des formes sensuelles de Lina évoluant avec innocence le long de la carène. Elle mêlait dans ses gestes l'expérience de la croqueuse d'écoutes à la grâce d'une naïade.

Elle écourta bien vite le spectacle qui nourrissait les égarements de Kalou et sans plus tarder, se hissa sur le pont : il fallait qu'elle contrôle les cales. À bord, les enfants s'inquiétaient peu, ils avaient bien rigolé en regardant par les hublots Kalou dans sa position